

Un feu brûlait dans la cheminée. Le bois se consumait lentement, peu de flammes, mais des braises rougeoyaient intensément, donnant à la pièce une impression de chaleur intense. Je somnolais ainsi dans mon fauteuil d'osier, ouvrais un œil de temps en temps, pour le refermer aussitôt. Une tisane que m'avait préparée ma femme se refroidissait peu à peu à côté de moi. Le livre que j'avais entre les mains tenait en équilibre, je ne sais comment, sur les phalanges de mes doigts. Cette soirée se déroulait comme se doit de se dérouler un réveillon de Noël. A travers la fenêtre, des flocons épais se posaient doucement et s'ajoutaient encore et encore une couche de neige épaisse et cotonneuse, où ne perçait pas le moindre petit bout d'herbe : c'était un hiver froid et glacial. Derrière ces apparences douillettes et agréables se cachait la triste façade prédominante de l'hiver. Seuls quelques oiseaux osaient pointer leur nez au-dehors ; moi-même, je ne m'y hasardais que très peu. Dès que je franchissais le pas de la porte, mes poils se hérissaient dans un même élan de protestation, et de petits cristaux apparaissaient très vite au coin de mes cils et sur la totalité de mes vêtements. Je ne sentais alors presque plus mes lèvres gercées et durcies par l'aigreur de l'air.

Seules quelques missions indispensables m'attiraient au dehors, la plus importante étant le bois. Si par malheur le feu s'éteignait durant la journée, ou pire, durant la nuit, nous risquions bien d'y rester. Je crois que, dans notre village, nous voyions arriver l'arrière-saison avec crainte et appréhension. Seuls quelques bourgeois bien isolés et chauffés à l'électricité ne semblaient pas s'en inquiéter. Les véritables campagnards, eux, le préparaient avec soin. Durant l'automne, ils allaient au « Bois Rond » couper quelques arbres pour passer l'hiver. Tous les bons paysans s'entraidaient alors, mettant en commun leurs bras et assurant ainsi une plus grande efficacité.

Au petit matin, on découvrait toujours du frimas sur les fenêtres. Certains villageois ont d'ailleurs raconté, à qui voulait l'entendre, que le givre était si épais qu'il avait brisé la fenêtre de leur chambre. Ils faillirent, et à peu de choses près, disaient-ils, mourir de froid.

Toujours est-il que l'hiver avait toujours été une période ennuyante, et où rien ne se passait jamais. Les potins de notre trou perdu tournaient au ralenti : les champs, désormais recouverts de leur manteau blanc, ne servaient alors plus de lieu de rencontre aux paysans du canton. Ainsi, l'hiver avait éteint toute l'animation qui régnait ici lors des saisons antérieures.

Entrouvrant l'œil, je m'aperçus que le feu avait baissé d'intensité, et que les flammes s'élevaient moins haut que quelques instants précédents. Je me levai donc pour aller remettre une bûche : je la choisissais de taille moyenne, pour qu'elle puisse durer jusqu'au dîner et chauffer suffisamment la cuisine pour que l'on y soit agréablement installé.

Il est étrange de penser qu'en cette soirée pour le moins ordinaire, j'eus les plus grandes peurs de ma vie : celles que l'on n'oublie jamais ; qui vous marquent pour le reste de votre existence ; qui vous hantent jusque dans vos rêves ; qui vous rendent plus méfiants ; qui vous font prendre dix ans en à peine quelques heures ; qui vous paralysent ; qui vous prennent aux tripes ; et enfin qui vous laissent, après coup, un regard vide, plongé dans un autre horizon, dénué d'expressions.

Lorsque je me rassis dans mon siège, un éclair rouge m'aveugla ; il semblait sortir du brasier lui-même, comme ouvrant une brèche dans les enfers, le néant. Cela dura une demi-seconde, peut être encore moins, mais ce fut une image nette, si nette que j'y

croyais dur comme fer. J'attendis qu'un monstre, une créature, ou le diable en personne, sortit de ces ténèbres rouges et brûlantes. Le temps me paraissait éternité. Je fixais, avec de grands yeux écarquillés, la cheminée dans laquelle le bois se consumait toujours, lentement, puis soudain, sans que l'on comprenne pourquoi, avec plus d'ardeur, projetant ainsi quelques éclats de braise sur la vitre sale et noircie par la suie, dans l'attente de ce qui ne se produirait jamais.

Ne pouvant plus supporter ce spectacle, un désir ardent de prendre l'air fit son apparition. Je décidai d'y remédier. J'enfilai pantoufles et robe de chambre, gardant toujours un œil sur le fourneau et quittai enfin cet endroit maudit. Lorsque je franchis le pas de la porte, je pris conscience du calme et de la sérénité qui régnaient cette nuit. Je levai les yeux vers la voute céleste pour y admirer, dans ce ciel si pur et si clair, les quelques constellations que je connaissais. J'identifiai le double-v de Cassiopée, la Grande Ourse, un peu plus loin la Petite Ourse, Orion... Chose étrange, malgré ce ciel immaculé, pas de lune. Venus surpassait en luminosité toutes les autres, elle semblait vouloir écraser, sous son éclat et sa beauté resplendissant, toutes ses concurrentes. Je contemplai ainsi ce que l'on ne pourrait jamais atteindre, béat devant cette immensité à la fois protectrice et destructrice. Mon regard suivait ainsi toutes ces étoiles, à la fois immobiles et en mouvement, mais mon visage se crispa soudain, je venais d'apercevoir dans ce dédale de luminaires célestes, Mars. Mon esprit s'emballa : Mars voulait dire Pluton, et Pluton, le feu des enfers. De multiples images se bousculaient dans mon cerveau, des images furtives mais pleines de réalisme : tout d'abord, je devinai Cerbère, agitant ses trois têtes noires, où perçaient sur chacune d'elles deux yeux rouges luisants dans la pénombre, puis la Mort, enveloppée dans une cape déchirée, sans visage, venant me chercher ; cette image laissa place à cette même brèche que j'avais entrevue dans le feu de ma propre cheminée, dans laquelle je m'enfonçais, les yeux traversés par de multiples éclairs et brûlants de haine, pour n'en jamais ressortir... J'ignore combien de temps a duré cet instant, mais tout ce dont je suis sûr, c'est que je n'ai plus jamais été le même après cela. Je divaguais dans un autre espace, un autre monde, à un autre instant. Mes jambes tremblaient et des gouttes de sueur perlaient sur mon front, mes poils s'étaient hérissés, peut-être à cause du froid, mais je doutais fort que ce soit le cas.

Au fur et à mesure que les minutes passaient, la planète rouge devenait de plus en plus brillante. Non... Ce devait être le fruit de mon imagination. Et pourtant, son éclat m'aveuglait, mille volcans semblaient entrer en éruption au même instant, illuminant ainsi ce sombre paysage narcotique seulement composé d'arbres nus et d'hydrométéores dansant dans l'air. Son volume avait maintenant doublé. De grandes plaques rougeâtres semblaient entamer dans l'empyrée un ballet aux allures mélancoliques, telles les aurores boréales mourant sur l'horizon.

Des claquements de dents agitaient ma mâchoire en tous sens, ma vue se brouillait, tout comme mon esprit, tout se heurtait au même obstacle : la Science. Que dirait la Science si Elle avait même conscience de tout cela ? Que dirait la Science si Elle observait tout cela ? Si Elle voyait tout cela ?

Derrière moi... Ou peut-être devant... Des cris... Non des pleurs. Une voix pure, qui me semblait familière. Au-dessus de ma tête, le volcan, crachant, grossissant toujours, prenant de véritables allures de colères des dieux. Tout autour de moi se retournait, se balançait, tanguait, revenait : les étoiles, les arbres, la maison, l'horizon... Mais Mars restait stable, et régnait en maître sur les lieux. J'étais hypnotisé par cette vision

à la fois réelle et irréelle. Un trait rouge, un éclair déchira le ciel. Tout sembla s'arrêter, les oiseaux, les rugissements du vent... Tout. Cette foudre de feu s'abattit sur la terre, la terre des Hommes, seuls dirigeants de cette planète dont ils ont tout détruit, anéanti... Ah oui, ça, ils sont contents maintenant ! Ils pensaient pouvoir tout reconstruire, mais non, les dieux se réveillent, se déchaînent, protestent contre cette infamie : Mars puis tous les autres. Un arbre se trouvait maintenant fendu, de la fumée noirâtre sortait de son tronc calciné. Les cris s'étaient tus. Le silence régnait sur la combe. Tout au fond, une forme gisait, et reposait sur le flanc dans la neige humide de la nuit. Je me tenais ainsi, aussi droit qu'un chevalier, au milieu de cet impitoyable spectacle. Je sentais les traits de mon visage tendus, et moi-même j'étais bouleversé. Oui, pour la première fois de ma courte vie, j'avais reçu un choc, un véritable choc. Si en cet instant où j'ai compris qui se trouvait là-bas, étendu sur le sol, j'avais pu me jeter à la mer, je crois que je l'aurais fait. Tout ce que j'avais construit, ma vie, ma maison, ma femme : tout s'écroulait. A quelques pas du tronc calciné, à l'aube du jour, gisait dans son habituel pull en laine, celle qui m'avait tout donné, et tout repris d'un seul coup, comme ça !

Ma femme était là, le visage crispé par une horreur inimaginable. Mars l'avait tuée, j'en étais persuadé. Mais pourquoi moi ? Que lui avais-je donc fait, à Mars, pour mériter cela ? Je refusai d'entendre ce que j'avais pourtant compris. Il fallait que ce soit faux, et puis d'abord c'était irrationnel, j'étais simplement sujet à quelque hallucination ! Mais où était le rationnel ? Depuis quelques heures, tout me faisait défaut : la terre, les dieux, et plus que tout : ma femme. Ma tête me tournait, quelques mots indistincts y raisonnaient. Je m'allongeai à ses côtés simplement pour lui tenir compagnie. Je ne croyais en rien à ces fariboles de l'au-delà, mais, en cet instant présent, je voulais y croire. Me rattachant à cet unique élément, je fermai les yeux et, étrangement, m'endormais sans trop de difficulté. J'étais vidé de toute énergie, épuisé, il fallait que je me ressource, que je fuie ce monde, que je quitte la Terre...

Lorsque je me réveillai, il faisait grand jour. Le soleil pointait derrière l'horizon. Instinctivement, je me tournai, et m'aperçus que ma femme avait disparu. Chose invraisemblable d'ailleurs, puisque je l'avais vue, là, à côté de moi, morte, ayant succombé aux fléaux des dieux. Eh oui, j'étais de ceux qui, lorsqu'ils désirent quelque chose, quelqu'un, plus que tout au monde, la renie, la repousse, la rejette lorsqu'elle semble être à leur portée. Je me précipitai à l'intérieur, mais non, pas de bruit, pas le moindre ronflement, pas de tintement de vaisselle, pas de fredonnement, pas de cris de protestation : le silence. J'étais pris dans un tourbillon de tourments, de fausses joies, de malheurs dont je semblais ne jamais pouvoir ressortir. J'avais perdu la raison, j'étais devenu fou.

Si je me décide enfin à raconter tout cela, c'est que je me fais vieux, et je pourrais bien disparaître d'un jour à l'autre. Avant ce jour, je ne me suis jamais confié à personne. Je sais que cela pourra vous paraître bizarre, mais cette confession me laisse indifférent, ne me fait ni de bien ni de mal, ne me libère d'aucun poids, comme si, durant cette nuit, j'avais perdu toute sensibilité morale. Tout s'est élevé si haut, que je suis maintenant immunisé contre tout. Rien ne peut surpasser aujourd'hui ce qui m'est arrivé. Voici, je peux maintenant m'en aller tranquille.

En cette nuit du 24 décembre, j'ai perdu ma femme, mais je n'ai jamais retrouvé son corps. Elle semblait, corps et âme, passée de l'autre côté. J'ai conscience que peu de gens me croiront : tout ceci n'est que balivernes et sornettes, diront-ils. Et pourtant...